

ANTIRESSE

N° 257 | 1.11.2020

Virée en Russie

Joseph Czapski, l'art comme témoignage

Covid-19: des cerveaux sans tête

Observe • Analyse • Intervient



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Train de nuit pour Abakan (Journal de Coronafoirus, 7)

POUR ÉCHAPPER AU CONFINEMENT MENTAL ET RENOUER AVEC LE RÉEL, L'ANTIPRESSE A MOMENTANÉMENT DÉLOCALISÉ SA RÉDACTION DANS LES FORÊTS DU GRAND NORD. EN S'OFFRANT LE PLUS GRAND LUXE PAR LES TEMPS QUI COURENT: UN GRAND TOUR EN AVION ET EN VOITURE-LITS.

28 OCTOBRE 2020.

LES UNIVERS PARALLÈLES.

Avant de partir pour la Russie, j'ai pris soin de me pourvoir du protocole de l'IHU Marseille. Pour la deuxième fois en deux mois, je me suis procuré la recette du bon Dr Raoult: hydroxychloroquine, azithromycine, zinc. La première fois, c'était pour un proche mis en quarantaine. En voyant le prix du traitement, j'ai compris la haine qu'il soulève. 60 francs au total. On peinerait à acheter trois

produits différents dans une pharmacie suisse, n'importe lesquels, pour moins que ça.

Cette fois-ci, c'est autre chose qui m'a frappé. En ce début de semaine, on était en pleine terreur de la «deuxième vague». La France passait en régime de «couvre-feu» comme si elle avait pompé son plan pandémie dans la *Traversée de Paris*. La Grande-Bretagne ligotait sa population avec des mesures d'une mabou-

lerie montypythonesque. Et les diverses autorités suisses, chacune sur sa branche, agitaient elles aussi leurs petites ailes duveteuses pour imiter les oiseaux de malheur. Mon propre canton, jusque-là si débonnaire, si bon vivant, venait de prendre la décision d'euthanasier son économie, et sans doute aussi — au passage — quelques petits vieux isolés dans les asiles, à deux mois de Noël. Trois fois par heure, sur tous les canaux, on nous annonçait que les urgences étaient sur le point de déborder comme une casserole de lait chaud. Pas plus de dix chrétiens à l'église — chapelle ou cathédrale, n'importe! —, pas plus de dix pour enterrer mémé (celle justement qui est morte de solitude dans son asile). La peste bubonique passe avant tout! Avant même les pompes funèbres!

C'est dans ce concert de sirènes d'alarme que j'ai présenté à la jeune pharmacienne mon ordonnance anti-Covid.

La gamine s'est penchée sur le griffonage du médecin sans relever que mon masque était mal mis. Puis elle a demandé à la patronne si le zinc d'un autre fabricant pouvait faire l'affaire. Pas de problème, suffit de modifier le dosage. Puis les deux se sont approchées du guichet pour m'expliquer comment je devais faire si je voulais commencer mon traitement le soir même. J'ai payé — «carte ou liquide?» — et je suis sorti.

Bref, rien de plus normal — et c'est justement ce qui cloche. J'ai failli pouffer sous ma bavette. Je m'étais rappelé l'observation sardo-

nique d'un spécialiste de la lutte antiterroriste au sujet des contrôles dans les aéroports.

«Si vous soupçonnez qu'une bouteille de 3 dl *peut* contenir un liquide explosif, qu'en faites-vous? Vous la glissez précautionneusement dans un puits blindé de forte épaisseur et vous écarterez tout le monde à plusieurs mètres. Si vous vous contentez de jeter machinalement des flacons de liquide non identifié dans une poubelle à vos pieds, c'est que vous ne croyez pas sérieusement à la menace ou que vous ne savez pas ce que vous faites. Vous pratiquez un rite absurde qui n'est qu'une *illusion sécuritaire*. Et vous boostez au passage la vente des eaux minérales...»

Bref, avec mon ordonnance, j'étais comme cette bouteille de liquide non identifié qu'on flanque nonchalamment dans une poubelle en plastique. La *normalité* détendue de cette scène jurait violemment avec le concert d'ululements qui a envahi tout l'espace audiovisuel, imprimé, verbal. C'était comme si deux univers parallèles se côtoyaient sans se toucher.

L'un des univers était a) l'*épopée* du Covid, l'autre était b) la *réalité concrète* d'icelui. Côté a), la pandémie terrifiante qui impose le masque à l'école et la désinfection du dernier siège et de la moindre poignée de porte dans les cabinets médicaux après *chaque* patient(1). Côté b), un sursaut de *cas* provoqué par la généralisation des tests et couplé à la résurgence probable de la grippe saisonnière, qui s'est injus-

tement fait voler la vedette (et les statistiques?) par le Coronafoirus en 2020 — bref, les aléas d'une maladie comme il en est tant.

Si la réalité, dans l'expérience des personnels concernés, correspondait à l'intensité dramatique du récit, n'aurait-on pas dû immédiatement faire le vide autour de moi et ne m'approcher qu'avec une perche ou sous scaphandre? Aurait-on même songé à accepter des billets de banque touchés par mes doigts?

Cette dissonance entre l'épopée et le réel m'intrigue de plus en plus ces derniers temps. Alors que les établissements publics suisses se voient accablés de nouvelles règles et que leurs clients sont traqués électroniquement, rien ne vous empêche de vous entasser sans aucun traçage dans les rames des chemins de fer fédéraux, une entreprise d'Etat! Au contraire, on me rapporte que les CFF ont supprimé des doubles rames régionales aux heures de pointe en densifiant encore le troupeau pendulaire. Quelqu'un a sans doute été pris de vertige en voyant le gouffre de leurs comptes d'exploitation en 2020... Et ne parlons pas de l'inertie des autorités sanitaires depuis le printemps: ces mêmes autorités qui nous prophétisaient la «nouvelle vague» n'ont pris aucune disposition pour la contrer, hormis de nouvelles restrictions de libertés. Au contraire même, elles ont réduit çà et là les capacités(2), comme si rien de tout cela n'était sérieux, comme si tout n'était qu'un jeu. Et le fait que personne, jamais, nulle part

(sauf peut-être en Chine) ne réponde de ses négligences ou de ses décisions foireuses ne fait que renforcer l'impression que tout ça «compte pour beurre» aux yeux de la classe dirigeante.

L'irruption du réel tue l'épopée. Mais arrivera-t-on à tuer le réel?

29 OCTOBRE 2020. UN COMLOT À L'AÉROPORT.

Le lendemain, alors que j'attends d'embarquer dans l'avion pour Moscou, je commande un café et j'échange quelques mots — pour la première fois — avec la serveuse du bar, à peu près désert. La raréfaction du trafic aérien a ses avantages. Les gens ont le temps de se parler. À l'autre bout du comptoir, un garde-frontière sirotait son espresso. Il a été spontanément englobé dans la conversation. Après quelques phrases d'approche, l'homme s'est senti en terrain ami. J'ai regretté un instant de n'avoir pas enregistré sa confession, tant cet homme avait de choses à dire.

«Je comprends tout, j'accepte tout. On gère une crise, on prend des mesures. Il y a juste une chose qui ne va pas. Je croyais avoir une vie privée, et j'apprends que je n'en ai plus. Comment peut-on empêcher les gens de se promener, de s'asseoir dans les parcs, de se rendre visite? Jadis, on savait comment se tenir: on avait appris à se laver les mains tout le temps et l'on se tenait à distance sans qu'on vous l'ordonne... J'ai été éduqué sur trois valeurs: retenue, respect, tolérance. Avec ça, on va

n'importe où. Maintenant, on me rééduque, on nous dresse tous à chaque pas...»

Hochements de tête désolés de la serveuse derrière son masque. Je remarque que l'accentuation du *body language* est en train de remplacer tant bien que mal le subtil vocabulaire des mimiques du visage. Je remarque aussi que les gens réfléchissent beaucoup plus à ce qui leur arrive qu'on ne croit. Je note enfin, avant de m'en-voler, que de secrètes connivences et d'obscur solidari-tés sont en train de se nouer. Là justement où tout le système de la Modernité s'employait jusqu'ici à fabriquer des individus isolés et atomisés...

29 OCTOBRE 2020.
CONFÉRENCE THERMALE.

J'avais des raisons personnelles de me rendre en Russie ces jours-ci, mais l'envie d'échapper au sentiment général d'irréalité m'a donné des ailes. Si l'étincelle est partie de Chine, le monde dit développé est le principal foyer de cette infection. Au sens sanitaire d'abord avec plus de 40% des victimes pour 8% de la population mondiale (selon les calculs du général Delawarde dans son *Point de situation Covid* du 10 octobre). Mais aussi sur le plan sociétal, avec des dogmes absurdes et des dissonances cognitives qui menacent de nous faire perdre la raison. Plus un pays est riche en PIB et en épargne,



et plus il est enclin au délire sanitaire. En Serbie, où j'ai passé l'été, et dans la plupart des autres pays de l'Est, la composante mystique du covidisme est fortement atténuée. En Russie, le président Poutine vient d'écarter l'idée d'un reconfinement après avoir lancé un vaccin qui semble être surtout un bouclier contre les velléités d'invasion de la pharma occidentale. C'est dire si j'ai accueilli avec soulagement le verre de vodka au raifort et le poisson salé qu'on m'a présentés sans masque dès mon arrivée dans la *banya* où j'avais rendez-vous avec quelques amis expats. Comme chez les Romains, les thermes à Moscou sont des *think tanks* calfeutrés où l'on passe en revue les affaires publiques — et il y avait, pour le coup, du pain sur la planche. Les nouvelles de l'instauration du couvre-feu puis celles des éborgements de Nice venaient de tomber. Ces hommes indépendants, débrouillards, capables ont souvent été traités de fous lorsqu'ils ont opté pour l'exil vers l'est. Aujourd'hui, c'est leur tour de se pencher avec effacement sur le sort de leur pays

d'origine. Comment la Mère des libertés a-t-elle pu se lancer dans cette spirale torsadée de l'ineptie et de la terreur, comme si elle voulait dessiner l'ADN d'une créature infernale?

Je n'ai pas pu rester longtemps: ma voiture-lits partait à minuit d'une gare lointaine. Où voyage-t-on encore, des jours durant, bercé par le «tada-tadam» monotone des roues, dans des *trains à grande lenteur* où une petite dame en uniforme vous explique comment faire votre lit et veille à ce que vous ayez toujours du thé bouillant?

J'aurais aussi pu prendre le premier tronçon de la ligne de Vladivostok, mais je craignais de griller mon arrêt. L'envie me tenaillait de poursuivre jusqu'à Oulan-Oudé, trois jours plus loin, pour retrouver mes chaleureux amis bouriates du Baïkal aux visages en forme de lune. Quitte, si la situation se corsait, à filer ensuite via la Mongolie vers la Chine, ce totalitarisme avisé qui, au moins, ne s'acharne pas sur les sujets qui lui obéissent, mais qui leur donne sécurité et fierté en échange des libertés qu'il leur prend. Etrange, me disais-je: c'est à la source de la pandémie que j'en serais peut-être le mieux protégé.

Mais cette pensée n'était qu'un rêve: je venais de tomber dans le sommeil comme une pierre, une taie d'oreiller à la main. Il n'est pas de lieu où l'on puisse s'abriter des spectres: le seul refuge consiste à les affronter là où l'on se trouve.

J'ai fini de préparer ma couchette

et je me suis étendu pour de bon, écouteurs sur les oreilles, réfléchissant à tout ce qui allait se nouer et se dénouer dans les jours à venir — peut-être les jours les plus fatidiques depuis les deux guerres mondiales. Ou depuis qu'Adam est sorti du Paradis.

Pendant que les réverbères, au-dehors, éclairaient le compartiment d'une lumière stroboscopique, j'écoutais en boucle, sur un vieil air baroque, la *Tempête* d'Angelo Branduardi... et je n'arrivais pas à m'endormir.

*Un vent soufflera alors
dans nos voiles.*

Quel est le bon cap?

Seul le Seigneur le sait.

Plus aucun vent n'est pour nous,

Aucun temps n'est pour nous,

*Nous qui dans la nuit noire
mesurons la mer.*

*Mais si la vie est tempête,
que la tempête soit...*

NOTES

1. Selon la directive adressée aux médecins suisses par la FMH, qui stipule encore, entre autres perles de minutie maniaque, que le personnel administratif doit éviter de trop toucher aux poignées des tiroirs. Comme si les secrétaires passaient leur journée à ouvrir et fermer les dossiers, comme ça, pour s'amuser...

2. «Coronavirus : Pourquoi le gouvernement n'a-t-il pas augmenté les capacités de lits de réanimation?» se demande l'ingénue presse française.

ENFUMAGES par Eric Werner

Joseph Czapski: L'art et la vie

L'ŒUVRE DE CZAPSKI EST L'UNE DES PREUVES LES PLUS INDISPUTABLES DE LA NÉCESSITÉ ET LA SA PUISSANCE SPIRITUELLE DE L'ART. AU FIL DE SA BIOGRAPHIE ET D'UNE EXPOSITION, ON REPLONGE AU CŒUR MÊME DES TRAGÉDIES DU XXE SIÈCLE. ON SE RAPPELLE AUSSI QUE LA CRÉATION ARTISTIQUE ET LA LITTÉRATURE SONT DES ANTIDOTES ÉTERNELS À LA TERREUR ET AU MAL.

Le nom du peintre et écrivain Joseph Czapski (1896-1993) s'inscrit aujourd'hui au panthéon des gloires nationales en Pologne, c'est une figure historique reconnue. Mais il avait aussi de solides attaches en France. C'est en effet dans ce pays que Czapski a vécu de 1945 à sa mort, y nouant toutes sortes de rapports avec des écrivains comme Malraux, Camus, Raymond Aron, etc. Le général de Gaulle le tenait par ailleurs en haute estime.

Il avait également beaucoup d'amis en Suisse romande (dont la philosophe Jeanne Hersch, l'éditeur Vladimir Dimitrijevic, etc.). En Suisse, justement, une exposition lui est actuellement consacrée près de Lausanne, rassemblant une cinquantaine de ses toiles, la plupart issues de collections privées.

DAVANTAGE QU'UNE BIOGRAPHIE

Et il y a un mois est parue la version française d'un très beau livre, *Joseph Czapski, L'art et la vie*, paru en 2018 aux États-Unis. Livre important, qui plus est très bien édité, avec plusieurs cahiers hors-texte reproduisant des photographies d'époque, des dessins, et surtout cinquante-six

tableaux, tous ou à peu près décrits et commentés dans l'ouvrage. Un seul regret, l'absence d'index des noms propres, il aurait été bien utile dans cet ouvrage de 570 pages!

Il s'agit d'une biographie, mais plus largement encore, comme le titre l'indique, d'une réflexion sur

l'œuvre picturale de Czapski qu'elle éclaire de l'intérieur, souvent à partir de textes tirés du Journal que tenait Czapski, mais aussi de correspondances et de certains de ses écrits théoriques. L'auteur, Eric Karpeles, est lui-même peintre et écrivain. Il



s'était déjà fait connaître il y a une dizaine d'années par un livre sur les tableaux de *A la Recherche du temps perdu* (Hudson & Thames, 2009). Karpeles n'a pas eu beaucoup de peine à passer de Proust à Czapski, car Czapski lui-même était un familier de l'œuvre de Proust. On pense ici bien sûr à ses fameuses conférences au camp de Griazowietz, qui ont été à la source d'un ouvrage à tous égards extraordinaire: *Proust contre la déchéance*.

Le camp de Griazowietz était un camp pour prisonniers de guerre. Czapski y passa plusieurs mois en 1940-41 en compagnie d'autres officiers polonais prisonniers comme lui des Soviétiques, et effectivement il y donna un certain nombre de conférences sur Proust, ce qui (compte tenu des conditions de vie qui y régnaient) apparaît à peine croyable. Mais c'est pourtant bien ce qui se passa! Le roman de Proust n'était évidemment pas matériellement disponible au camp de Griazowietz. Czapski parla donc de Proust à partir de ses seuls souvenirs de lecture, tirant tout de sa mémoire. Comme on en a parfois fait la remarque, c'est la répétition même de la démarche de Proust dans la *Recherche*!

ISSU D'UN AUTRE MONDE

Czapski était et se voulait peintre, et c'est la peinture, il l'a souvent dit et répété, qui donnait sens à sa vie. Mais il a écrit par ailleurs plusieurs livres (celui sur Proust mais aussi d'autres: mémoires de guerre, écrits sur l'art, etc.). Comme le relève Eric

Karpeles, l'écriture s'inscrit chez lui en continuité directe avec la peinture, et vice-versa. Il n'y a pas chez lui de séparation stricte entre les deux domaines. Son Journal est par exemple rempli de portraits et de dessins, et il en va de même des cahiers de Griazowietz, ceux en lien avec les conférences sur Proust. Ils illustrent, nous dit Karpeles, sa «fluidité interdisciplinaire, son aptitude à passer, sans heurt apparent, de la plume au pinceau» (p. 171).

Czapski était issu d'un milieu aristocratique, milieu, au début du XXe siècle, encore très imprégné des mœurs et habitudes de vie de l'Ancien Régime (en Europe centrale et orientale l'Ancien Régime n'a en fait disparu qu'avec la Première Guerre mondiale, à certains endroits même la Seconde). Ce milieu est très bien décrit dans un autre livre, celui rédigé par la propre sœur de Joseph Czapski, Maria Czapska: *Une famille d'Europe centrale* (Éditions Lacurne, 2013). Il complète utilement ce qu'en dit Eric Karpeles dans les premières pages, peut-être un peu rapides, de son ouvrage (pp. 33-40). Présent à Saint-Pétersbourg durant l'année 1917, Czapski assista à la chute du régime tsariste et à son remplacement par la dictature bolchevique. Puis ce fut l'Entre-deux-Guerres, qui chez Czapski coïncida avec les années d'apprentissage. Ici, peut-être, une remarque. Karpeles insiste beaucoup dans cette partie du livre sur la peinture, les influences intellectuelles, les amis et amies, etc. A juste titre, car c'est le sujet même du

livre. Et c'est ce qui l'intéresse. Mais le contexte politique de l'époque aurait mérité au moins une présentation. Le régime en place en ces années-là en Pologne était celui de Pilsudski, mort en 1935, mais avec des successeurs qui en accentuèrent encore le caractère autoritaire. A l'époque, la forme politique et les idées libérales n'avaient plus tellement la cote. Elles étaient même très contestées. Quelle a été l'attitude de Czapski en ce domaine? Le livre reste muet sur ce point.

Puis ce fut la guerre, les camps de prisonniers, la libération inespérée en 1941, avec en point d'orgue une rencontre étonnante: celle, à Tachkent, avec la poétesse russe Anna Akhmatova, qui éprouva semble-t-il une véritable passion pour Czapski, passion peut-être partagée (ou peut-être pas). Ils se revirent une vingtaine d'années plus tard à Paris, mais très fugitivement. Entre-temps, Czapski participa à l'épopée de l'armée Anders, une formation créée à partir de rescapés des camps de prisonniers polonais en Union soviétique, en tout quelques dizaines de milliers d'hommes auxquelles s'étaient jointes des familles entières. Les Soviétiques les autorisèrent en 1942 à franchir la frontière iranienne et à partir de là à rejoindre le front occidental. L'armée Anders participa

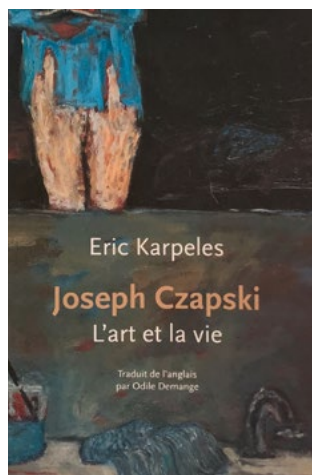
ainsi à plusieurs combats importants en Italie, entre autres ceux qui aboutirent à la prise du Monte Cassino au sud de Rome.

«VOUS ÊTES TROP ANTISTALINNIEN»

Rappelons par ailleurs que Czapski a été le premier à révéler au grand jour la vérité sur le massacre de Katyn, à savoir l'assassinat par la police secrète soviétique de quelque 20'000 Polonais, pour la plupart des officiers faits prisonniers en 1939. L'ordre écrit en avait été donné par Staline lui-même. Czapski lui-même n'échappa que par miracle à ce massacre. Il consacra par la suite un livre à ce sujet, *Terre inhumaine*, livre qu'il eut toutes les peines du monde à faire publier en France après la guerre, car personne, à l'époque, ne voulait se mettre à dos les communistes qui tenaient le haut du

pavé. La thèse officielle était que ce crime de masse avait été commis par les nazis. C'est ce que décréta aussi le Tribunal quadripartite de Nuremberg.

Karpeles reproduit ainsi le récit que fait Czapski de sa rencontre avec le directeur des Éditions Calmann-Lévy de l'époque, littéralement terrifié à l'idée de faire quelque chose qui aurait pu d'une quelconque manière déplaire aux communistes: «Je ne pourrai pas publier votre livre (...).



Il faudrait faire des coupures très importantes. Ce qui est plus grave, vous êtes trop antistalinien, *ça ne passerait pas*. Il faut retravailler votre texte: être pour Staline au début, et ce n'est que vers la fin que vous pourrez exprimer quelques jugements et critiques» (p. 310). On retiendra en particulier cette phrase: *Vous êtes trop antistalinien*. On est toujours trop anti-*ceci* ou *cela*. On ne parlerait plus aujourd'hui du stalinisme, mais il est facile de voir ce qui l'a remplacé en tant que vache sacrée non critiquable (ni bien sûr non plus caricaturable). On est d'ailleurs plutôt bien servi: il n'y en a pas une mais plusieurs.

Compte tenu du fait que la majeure partie des tableaux peints par Czapski avant la guerre ont été détruits au cours du conflit (lors de l'insurrection de Varsovie notamment), l'œuvre picturale aujourd'hui disponible de Czapski lui est pour l'essentiel postérieure. On entre ainsi dans le corps même du livre de Karpeles, les années d'après-guerre à Paris. Karpeles parle de ces tableaux avec sa double compétence de peintre et de critique d'art. C'est un vrai plaisir que de le suivre dans ses analyses à la fois profondes et subtiles. Czapski explique dans son propre livre sur Proust que l'art est inséparable de la vie et des expériences de la vie, mais réinterprétées, transposées, approfondies. C'est ce que pensait Proust mais aussi Czapski lui-même. Sauf que Czapski s'est plus particulièrement centré sur le *regard*. Karpeles cite

ce mot de Giacometti: «Je ne crée pas pour réaliser de belles peintures ou de belles sculptures. L'art, ce n'est qu'un moyen de voir» (p. 470). Czapski partageait cette façon de penser, cette façon, en fait, de *voir*. L'art, ce n'est qu'un moyen de voir. On crée pour mieux voir. Et ce faisant on aide aussi *les autres* à mieux voir. Dans ses tableaux, Czapski nous montre souvent des gens qui voient des tableaux dans des musées ou des salles d'exposition. Ils apprennent ainsi à mieux voir. Et nous avec! C'est ainsi que la vie et l'art se pénètrent réciproquement, en un mouvement de «mise en abîme» indéfini contribuant à les justifier l'une par l'autre: «Dans de telles œuvres, écrit Karpeles, Czapski réussit à démystifier l'expérience de la création artistique et, ce faisant, à la sanctifier» (p. 499).

BIBLIOGRAPHIE

- Eric Karpeles, *Joseph Czapski, L'art et la vie*, Les Éditions Noir sur Blanc, 2020.
- Joseph Czapski, *Proust contre la déchéance, Conférences au camp de Giazowietz*, Les Éditions Noir sur Blanc, 1987 (rééd. 2011).
- Joseph Czapski, *Terre inhumaine*, L'Âge d'Homme, 1978 (rééd. Les Éditions Noir sur Blanc, 2020).

EXPOSITION

- «Joseph Czapski, peintre et écrivain» à la Fondation Jan Michalski, Montri-cher, jusqu'au 21 janvier 2021.



Passager clandestin

La covid-orthodoxie de gauche, ou la pensée de l'essaim

ON L'AURA REMARQUÉ: LA GAUCHE INSTITUTIONNELLE, PARTOUT EN EUROPE, EST À LA POINTE DE LA STRATÉGIE DE LA PEUR ET MILITE POUR LA CENSURE DE TOUT DÉBAT SUR LA GESTION DU COVID. QUELQU'UN DONNE-T-IL DES ORDRES POUR QUE TANT D'ÉDITORIALISTES ET DE POLITIQUES DISENT ET PENSENT LA MÊME CHOSE AU MÊME MOMENT? NON, EXPLIQUE L'ÉDITEUR ET ANALYSTE WERNER REICHEL: UN ESSAIM, UN VOL D'OISEAUX OU UN BANC DE POISSON SE PILOTE SANS TÊTE. L'IMPORTANT EST DE NE PAS SE DÉTACHER DE L'ESSAIM (1).

LES GAUCHISTES PRÊTENT AUX ADVERSAIRES DE LA DICTATURE SANITAIRE DES IDÉES AUSSI SIMPLISTES QUE LES LEURS

Dans les débats sur le Coronavirus, tous les citoyens qui mettent en doute les politiques actuelles sont globalement dénoncés comme nostalgiques du Reich, comme extrémistes de droite, ou encore comme «covidiot» (selon Mme Merkel, après les grandes manifestations de Berlin) et complotistes.

Sur le site d'une radio allemande officielle, la Mitteldeutscher Rundfunk (MDR), on peut lire un article de niveau boulevardier intitulé «Les mythes complotistes les plus dingues au sujet du Covid – voilà pourquoi ils sont faux». Et: «En Allemagne,

la presse est libre, et pour cette raison on y a le droit de répandre même des théories du complot, en partie complètement délirantes.»

LA CENSURE REMPLACE LES ARGUMENTS

Mais dans les milieux de gauche, depuis de début la crise du coronavirus, les libertés des citoyens n'ont plus la cote. La MDR les voit avant tout comme un obstacle pour la lutte contre une infection supposée très dangereuse. On ne veut pas s'abaisser à entrer en matière avec les critiques de la politique sani-

taire. Les arguments et les faits soi-disant à disposition du « bon côté », sont trop bancals. Aussi l'on réclame de plus en plus bruyamment la censure et l'interdiction des réunions. Les « corona-négationnistes » dérangeant, ils font obstacle à la transformation gauchiste de la société, transformation qui avance bon train depuis le début de la crise. Les « covidiot » dérangeant le jeu des gauchistes, qui ont vu dans le Covid un *game-changer*.

Dès lors, on essaie de ridiculiser les opposants comme « complotistes » afin de pouvoir les exclure du débat public. On ne trouve pour ainsi dire de critique approfondie de la politique du coronavirus que dans les canaux internet à l'écart des médias « officiels ». Ces derniers fonctionnent désormais comme simples porte-voix du gouvernement. Tout individu qui suspecte que des pouvoirs et des gens mal intentionnés tirent les ficelles en coulisses doit être un idiot, et par conséquent on peut l'exclure de la discussion publique.

TOUT LE MONDE DANS LE MÊME SAC

On attribue aux opposants politiques des attitudes et des convictions caricaturales qu'ils ne partagent pas, sauf une très petite frange d'entre eux. Les critiques actuels de la gestion du Corona appartiennent à des camps politiques, des milieux sociaux et des courants de pensée extrêmement variés. On fait croire que tous sont convaincus d'une conspiration mondiale planifiée et gérée par une personne seule ou une petite clique. Ceci est, bien sûr, une conception bien trop simpliste du fonctionnement réel du pouvoir. Il y a quelques individus isolés qui le croient, mais pour la grande plupart des corona-critiques, cela n'est pas le cas.

Les gens de gauche n'imaginent en aucun cas qu'eux-mêmes puissent faire partie d'une semblable « conspiration » : jamais un « personnage obscur » ne les a

invités à une rencontre de coordination. Le gauchiste moyen est, tout au contraire, fermement convaincu d'avoir une opinion indépendante, non influencée par autrui, et qu'il affirme inébranlablement. Il se voit comme un résistant actif à une domination droitière qui n'existe que dans l'imaginaire des médias et des milieux de gauche. Le pigiste de la presse de grand chemin, le prof de lycée, la cadre du parti des Verts ou encore le préposé aux questions de genre le croient vraiment. Les gauchistes considèrent les idées de la conspiration des *covidiot*s comme aussi simplistes que les leurs propres.

Mais en vérité, la gauche et les opportunistes font effectivement partie – non pas d'une conspiration – mais de l'État profond, donc d'un réseau politique, d'un très grand mouvement social, et qui est d'une grande longévité. Qu'ils en soient conscients ou non.

L'État profond n'a pas besoin de meneurs qui tirent les ficelles. Il n'a besoin de personne pour diriger le réseau de façon centralisée. Il a justement ceci de typique qu'il est indépendant des personnes et des intérêts particuliers. L'État profond, ce sont les forces qui définissent l'orientation de l'évolution sociale indépendamment du pouvoir politique du moment. Il fonctionne comme un vol d'oiseaux ou un banc de poissons.

QUAND L'ESPRIT DE MEUTE SERT DE GPS

Un vol d'oiseaux ou un banc de poissons n'ont pas de meneur. Personne n'explique à la sardine ou à l'hirondelle individuelle ce qu'elle doit faire. Un banc de poissons se forme et fonctionne sans chaos parce que chaque petit poisson sait instinctivement quel mouvement ou quel changement de direction il doit accomplir. Chaque sardine se cale sur le comportement de ses voisines immédiates. Celle qui sort du banc risque d'être dévorée par des prédateurs.

Cette peur fatale du petit poisson est partagée par la grande majorité des humains. Eux aussi ont peur de sortir du banc, d'attirer l'attention de gens qui désapprouvent leurs avis «contestables» dans leur entourage social. Tout comme pour la petite sardine, leur écart pourrait avoir des conséquences fatales. Qui veut rester dans le banc et avoir un futur, suit tout mouvement du banc sans beaucoup y réfléchir.

Pour cette raison, le petit rédacteur, l'institutrice, l'acteur ou le fonctionnaire, ne voulant pas être exclus ou entrer en collision avec les autres membres du banc, savent bien ce qu'ils doivent faire, quand et dans quelle situation. Pour cela, ils n'ont besoin ni d'ordres, ni d'instructions, ni de consignes, ni d'ententes secrètes ni de conspirations.

Autrement, ils ne maintiendraient pas leur position dans le vol. La bonne tenue dans l'essaim, on l'apprend depuis l'enfance. D'ailleurs, cela n'a rien à voir avec une «intelligence collective» (*Schwarm-Intelligenz*) qui, comme telle, n'existe pas. Un média de grand chemin n'a besoin de personne pour lui dire ce qu'il doit écrire sur les manifestations anti-Covid à Berlin, personne ne doit expliquer à une vedette de la télévision comment elle doit commenter les événements dans le contexte du virus ou de la migration. Aucun expert médiatisé n'a besoin des instructions d'un supérieur pour savoir dans quel sens orienter son analyse. De même monsieur tout le monde, lui aussi, sait instinctivement ce qu'il a le droit de penser et de dire.

Qui ne nage pas avec les autres poissons n'est plus membre du banc, mais

un «covidiot». Dans les sociétés européennes, les bancs de gauche sont de loin les plus massifs. Depuis les années post-soixante-huit, ils ont pénétré à fond tous les secteurs cruciaux de la société, tels que médias, administration, culture, justice, science, société civile ou églises.

Peu importe en principe qui est chef d'état en Allemagne. Peu importe qui est chef de la télévision publique ou qui est nommé évêque.

Même en Autriche, où pour un bref moment un gouvernement de droite conservatrice aura été au pouvoir, ceci n'a rien changé, ou bien peu de choses, à la prédominance de la mentalité de gauche dans le pays et dans la vie des citoyens. On ne peut donner de réponse à la question de savoir si ce sont les médias qui influencent les politiciens ou si les politiciens définissent la ligne des médias. Les deux camps s'adaptent l'un à l'autre selon la situation.

On l'a bien vu quand le banc gauchiste est parti en hystérie en 2015 avec son «refugees welcome». Le plus grand danger pour le banc de gauche est que de plus en plus d'éléments s'en détachent furtivement. La force du banc réside uniquement dans sa taille. C'est pourquoi l'establishment politique et les autres membres du banc manifestent une réaction violente et agressive à la critique et à l'opposition montante contre la corona-politique. Ils sont affolés par les grandes manifestations à Berlin rassemblant des milliers de citoyens, alors même qu'on avait actionné tous les leviers pour casser le mouvement. Un banc concurrent est en train de se former, qui met en danger les buts et les intérêts de l'État profond.

Le magazine de l'Antipresse est une publication de INAT Sarl. Conception, design et réalisation technique: INAT Sarl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

NE PAS LÂCHER LE CONTRÔLE DU RÉCIT

On a dépassé de loin la question du virus et de la lutte contre une maladie particulière. L'enjeu tient dans la maîtrise narrative (*Deutungshoheit*, «souveraineté intellectuelle», NdT) de la crise. Les gauchistes ont reconnu dans le coronavirus une rare occasion de réaliser rapidement et sans détours leurs plans socialistes d'économie planifiée, de dépossession, de limitation des droits et de contrôle total des citoyens. Aucun leader politique ou intellectuel de la gauche n'a sonné la charge. Le banc de gauche s'est orienté spontanément.

Le processus est intéressant à observer : au début de la crise du coronavirus, la gauche ne savait pas encore comment se positionner face à la pandémie. Le banc montrait une réaction chaotique et hétérogène. Au début, de nombreux gauchistes disaient que le Covid-19 n'était pas plus dangereux qu'une grippe de type influenza – par exemple, le ministre de la santé autrichien, Rudolf Anschober, du parti des Verts. D'autres estimaient que la droite pourrait instrumentaliser le coronavirus pour remettre en selle l'État nation, tellement détesté par la gauche, et qu'il ne fallait fermer les frontières en aucun cas.

Mais les gauchistes ont vite compris ce

qu'ils devaient faire et comment exploiter la peur du virus. Ils n'avaient besoin de nul, chef suprême ou tireur de ficelles. Ils ont réagi comme un banc de poissons. Mais chaque poisson de gauche, si insignifiant soit-il, se prend pour quelqu'un d'important, d'autonome et de novateur. Les covidots, nageant à l'écart de ce banc de poissons, dérangent cette prétention. Hormis la quête et le maintien du pouvoir, ceci est probablement l'explication principale de cette réaction aussi agressive des médias et des politiques face aux «covidots», aux «complotistes» et aux «extrémistes de droite».

✱ Texte paru dans le magazine *Kopp exklusiv* 37/2020, pages 5-6, sous le titre «Die Macht des linken Schwarms». Traduit et adapté de l'allemand par le Dr Walter Habicht avec l'aimable autorisation de l'éditeur.

✱ Photo James Wainscoat sur Unsplash.

NOTE

1. Le terme exact serait l'essaim (Schwarm). En allemand, ein Vogelschwarm = une volée d'oiseaux, ein Fischschwarm = un banc de poissons, die Schwarmintelligenz = l'intelligence collective. (NdT)



TURBULENCES

COVID-19 • Navigation bloquée en mode «panique»

CORONAIR, PAR SLOBODAN DESPOT

Le 1er juin 2009, le vol Air France 447 Rio-Paris semblait corps et biens dans l'Atlantique. Certains ont évoqué le terrorisme. C'eût été presque rassurant. En réalité, des mesures de vitesse erronées ont entraîné des réactions humaines inadéquates. Affolés par la tempête et le bruit des signaux d'alarme, les pilotes ont cabré l'avion au lieu de... ne rien faire! Dans un appareil moderne, la cognition directe et la capacité de décision du commandant sont marginales. Le rapport à l'environnement et la conduite des opérations sont hautement *médiatisés* par la technique. L'humain doit se battre pour avoir le dernier mot. Quand il le peut.

Les accidents à répétition du Boeing 737 Max n'ont fait que confirmer cette dérive, en plus grave. Vous avez beau être un as du pilotage et réagir au mieux, une faille de logiciel peut vous envoyer au tapis. Et vous contemplerez, tel le pilote d'Ethiopian Air avec son manche à balai inopérant entre les mains, le sol foncer à votre rencontre sans rien pouvoir y faire. Comme le chantait Pink Floyd dans *The Dark Side of The Moon*: «Il y a quelqu'un dans ma tête, mais ce n'est pas moi».

Notre traversée de l'an 2020 ressemble fort à un vol chaotique. A cause du risque et de l'inconnu, nous avons accepté de suspendre nos libertés et d'être traités comme des enfants. Nous écoutons sagement les ordres d'un équipage qui, hors de cette cabine, n'aurait aucune autorité sur nous. Nous ne voyons pas ceux qui nous conduisent et n'avons pas à discuter leurs décisions. Les informations sur les turbulences que nous traversons nous parviennent via des interfaces techniques. Celui qui voudrait

mettre le doigt dehors pour contrôler la vitesse serait ligoté comme un fou. De même celui qui voudrait de faire le tour des urgences, en Suisse ou ailleurs, pour voir qui y gît vraiment et pourquoi. Or, ces sceptiques se multiplient.

Car la confiance a pris un coup dans l'aile. Nous tolérons les contraintes d'un vol parce qu'il a un but précis, une durée limitée et que nous nous fions aveuglément à l'équipage. Comment nous sentirions-nous si le coucou commençait à changer de cap toutes les dix minutes, si les prévisions météo étaient aussi péremptoires qu'arbitraires, si l'heure d'arrivée disparaissait des écrans, si l'on nous expliquait que les ceintures sont inutiles au décollage mais qu'il faut absolument les porter en vol et si, en plus, on nous grondait de poser des questions? Certains ne commenceraient-ils pas à se sentir détournés?

Ainsi avons-nous entendu, au printemps, les ministres comme Véran et Fauci déclarer que les masques ne servaient à rien, sauf peut-être à rassurer les angoissés — avant de les imposer sans aucune base scientifique à l'appui (même le centre pour l'*evidence based medicine* à Oxford reste plus que perplexe sur le sujet). En Suisse, M. «Covid» Koch a lâché en partant à la retraite que la fermeture des écoles selon lui ne se justifiait pas épidémiologiquement, mais plutôt comme une mesure, mettons, de persuasion (TJ du 28 mai). Et voici que, surfant sur une «deuxième vague» plus déferlante sur les écrans que dans la rue, on ravive le spectre du confinement alors même que les officiels de l'OMS, désormais, mettent en avant sa nocivité. Et, par pudeur, ne nous demandons même pas ce qu'il est advenu des terrifiants pronostics du fameux Dr Ferguson, qui sema plus de

panique chez les Anglais avec ses modélisations erronées que les Allemands avec leurs fusées V2.

En fin de compte, l'épopée du Covid commence à ressembler à un avion en difficulté dont les pilotes ont les mains liées par une navigation bloquée sur le mode «panique». Les signaux de catastrophe sont enclenchés par un ciel tout juste agité, la cabine vomit et s'affole, moins à cause de la tempête que du pilotage. Il serait grand temps de désactiver les algorithmes et de repasser en manuel, avec des réactions en phase avec la réalité.

- * Publié dans *Le Matin Dimanche* du 25.10.2020.
- * Version vidéo (YouTube)

LISEZ-MOI ÇA! «Les maîtres de l'impoture» de Clément Freze

Ce qu'il apporte. Mentaliste de profession, Clément Freze, à travers une série d'histoires vraies, nous rend attentifs au charme des impostures et des imposteurs. Ecrivain dans un style simple, honnête, voire divertissant (dans un sens positif), Freze reste ancré dans le réel et nous met en garde contre le pouvoir de séduction de cette méta-vérité que l'on aimerait trop contrôler. Notre époque est propice aux fake news et aux théories du complot largement diffusées par l'internet et les canaux alternatifs. L'intelligence nouvelle est de savoir, avec un sens critique de l'esprit, discerner une vraie information d'une fausse. Cependant, s'il faut éviter de voir partout des enfumages, il est tout aussi imprudent de n'en voir nulle part.

Ce qu'il en reste. Les attentats du 11 septembre 2001 ont vu s'aggraver la méfiance vis-à-vis des médias traditionnels qui sont, la plupart du temps, soumis aux Etats ou à de puissants intérêts privés. D'entrée de jeu, Clément Freze prend l'exemple du mensonge des couveuses koweïtiennes, fabriqué de toutes pièces

par le pouvoir américain afin de justifier la guerre. Ce facteur émotionnel décisif a justifié, auprès de l'opinion publique, le déclenchement de l'invasion irakienne. Bush fils fera de même, des années plus tard, en dénonçant l'existence d'armes de destruction massive qui, en réalité, n'existaient pas.

Il est toujours plus commode de faire le sale boulot sous la protection du Bien. De nos jours, cette formule fonctionne à plein régime.

A qui l'administrer? Ce livre est à recommander aux complotistes extrêmes pour les refroidir un peu mais aussi à ceux qui refusent de voir la réalité de certaines manipulations qui peuvent mener à des guerres ou à des désastres humains.

- * Clément Freze, *Les maîtres de l'impoture*, Yuri & Laïka, 2020. Une recommandation de **Patrick Gilliéron Lopreno**.

USA - Le salut de la démocratie passe par les fake news

«Nous *devons* traiter les fuites relatives à Hunter Biden comme s'il s'agissait d'une opération de services de renseignement étrangers – même si ce n'est probablement pas le cas». Dans une même phrase, le Professeur Thomas Rid, à qui le *Washington Post* a ouvert ses colonnes, affirme une chose et son contraire. Il en sait long sur le sujet puisqu'il est l'auteur d'une étude secrète de la désinformation. Du haut de son autorité d'universitaire, il considère qu'il est de son *devoir* de traiter l'affaire de corruption du candidat démocrate à la présidence, comme s'il s'agissait d'une opération de subversion étrangère. Quand c'est pour la bonne cause, on est en droit de justifier l'infox et de faire mentir la réalité en la formulant de façon subtile et ambivalente. Plus crûment, il aurait pu dire comme dans notre turbulence du 10 octobre: «*Biden corrompu ? Non, complot russe*». Les temps sont décidés.

ment lointains où le quotidien de Washington publiait les *Pentagon Papers* et faisait de l'investigation plutôt que de répandre le brouillard.

Dans les 400 pages de son ouvrage intitulé *Gouverner par les Fake News*, Jacques Baud détaille comment les États-Unis et leurs alliés se sont fait la main en pratiquant depuis 30 ans l'*infoxication* dans la gestion des conflits internationaux. Aujourd'hui, cette ingénierie du mensonge camouflé est mise à profit par les médias bien-pensants yankee sur le plan intérieur. En dehors des vilains réactionnaires que sont le *New York Post* - à l'origine des fuites - et *Fox News*, il ne reste que quelques tirailleurs isolés, comme Tyler Durden de *Zero Hedge* ou Glenn Greenwald pour résister et dénoncer la tromperie des médias de grand chemin. C'est le même Greenwald, qui en 2013 avait recueilli à Hong Kong les premières révélations de Snowden sur l'emprise de Big brother et de sa cybersurveillance à l'échelle planétaire.

Paul Craig Roberts, autre hérétique impénitent, le prédit: «Si Trump gagne l'élection, à moins que ce ne soit à une très forte et incontestable majorité, les Démocrates et les médias américains n'admettront pas que Trump ait gagné. Le plan qui a été mis en place est de mettre la victoire de Trump sur le compte de la fraude et d'utiliser la tactique de "révolution de Maidan" en Ukraine, récemment employée à nouveau en Belarus, pour empêcher la réinvestiture de Trump».

Autre exemple d'une technique qui reviendrait au pays après avoir été largement expérimentée à l'étranger: la révolution de couleur.

✱ J.-M. Bovy/30.10.2020

LISEZ-MOI ÇA! «La promesse d'Hector» de Percy Kemp

Ce qu'il apporte. Percy Kemp est romancier et essayiste. Il est également

soldat. En tant qu'officier de l'OTAN, il a vu évoluer l'essence même de l'art de la guerre au fil de l'évolution technique. Quelle place reste-t-il pour l'homme, ses vertus et ses faiblesses, dans un théâtre d'opérations saturé de drones et de robots? A la destruction et aux souffrances connues, cette nouvelle forme de guerre ajoute l'aliénation. Pour résumer en peu de pages cette dérive, Percy a ravivé le plus poignant de ses souvenirs d'enfance: son refus de la défaite d'Hector, dans l'Iliade — et formulé sa «bouteille à la mer» comme une lettre, mélancolique et poignante, à son fils. Avec, au fond, un seul message, pressant et universel. Si nous laissons des machines «affronter tous les dangers auxquels nous refusons désormais catégoriquement de faire face» (p. 69), que restera-t-il d'humain en nous?

Ce qu'il en reste. Ami-ennemi. Honneur-traison. Victoire-défaite. Les fronts sont brouillés et avec eux les mots. *La Promesse d'Hector* nous rappelle qu'un autre monde, piloté par d'autres logiques et d'autres puissances que le nôtre, se substitue peu à peu à celui des humains. Il nous donne du même coup un point d'appui pour y résister.

A qui l'administrer? Aux jeunes gens qui ont encore un cœur ardent, aux militaires, policiers, médecins et juges pour leur rappeler que la technique ne doit jamais être qu'un moyen aux mains de l'homme et non une divinité. Ils garderont de cette lecture un souvenir ébloui.

Percy Kemp, *La Promesse d'Hector*, les Belles Lettres. Une suggestion de **Slobodan Despot**.

SUISSE • Trois référendums remuants

La vie politique suisse n'est pas du tout ennuyeuse, elle est en tout cas plus intéressante que celles de nos voisins car elle traite de vrais objets pour lesquels dire oui ou non a un réel impact.

Lors de la dernière session parlementaire

taire trois lois ont été adoptées qui sont soumises au référendum et font l'objet de collectes de signature (délai référendaire: 14 janvier 2021)

LOI COVID-19 (TEXTE DE LA LOI)

Une mise en loi, même provisoire, de mesures d'exception qui peuvent déjà être prises selon le droit d'urgence est une loi inutile. Elle est aussi dangereuse quant à l'évolution du droit de la sphère privée. Les lois provisoires ont trop tendance à devenir permanentes.

Bien des milieux économiques et culturels sont réduits à des assistances financières qu'ils ne désirent pas car c'est leur raison d'être qui est mise en cause au nom du gain de temps en attendant un traitement ou un vaccin, de la préservation des capacités hospitalières et d'éviter de devoir effectuer un tragique triage des patients faute de capacité de soin. Cela se fait de manière disproportionnée au détriment de la préservation des conditions de vie de tout un chacun. Même les «groupes à risque» ne sont pas persuadés de la primauté de la protection qui leur est imposée.

LOI SUR LE CO2 (TEXTE DE LA LOI)

Presque tous les milieux politiques, économiques, culturels et médiatiques sont en faveur de cette loi qui pourtant entérine une politique climatique obnubilée par une cible simpliste, le CO2. Elle est pourtant dénuée d'impact voire contreproductive, extrêmement coûteuse et dangereuse pour la compétitivité de notre pays, et totalement injuste vis-à-vis des plus grandes priorités de paix et de développement dans le monde. Un débat public n'a jamais eu lieu, nulle part dans le monde, au

sujet du climat et des mesures à prendre pour pallier ses éventuels effets néfastes ou pour en jouir de ses effets bénéfiques. Ce référendum est une occasion unique d'enfin mener une bonne dispute démocratique.

LOI MPT (MESURES POLICIÈRES CONTRE LE TERRORISME) (TEXTE DE LA LOI)

Selon le comité référendaire, cette loi entérine un principe dangereux de crime d'intention et de peines préventives. Même si son domaine d'application est restreint aux actes de terrorisme, cette loi ouvre donc une brèche dans le mur des droits de l'homme. Par les temps sécuritaires qui courent, ce référendum n'a pourtant pas grande chance d'aboutir.

QUE FAIRE

Quelles que soient vos opinions à ces sujets, il est important qu'ils soient sanctionnés par le vote populaire au terme d'une campagne active. La priorité est donc de signer les formulaires qui peuvent être téléchargés ici:

Loi Covid-19

- * https://www.bk.admin.ch/ch/f/pore/ref/ut/r_3731.fr.pdf
- * <https://referendum-droit-urgence.ch/>

Loi sur le CO2

- * https://www.bk.admin.ch/ch/f/pore/ref/ut/r_3723.fr.pdf
- * rester-raisonnable.ch/

Loi MPT

- * https://www.bk.admin.ch/ch/f/pore/ref/ut/r_3714.fr.pdf
- * <https://terror-nein.ch/fr/>

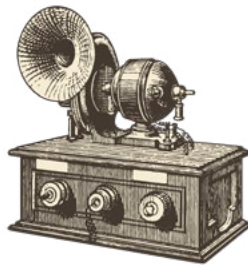
Michel de Rougemont/30.10.2020

Pain de méninges

LA FRANCE N'EST PAS GOUVERNÉE...

Il n'est plus de modèle en France et cela paraît surprenant en un pays qui servait de modèle au quart de l'univers. La France n'est pas gouvernée, elle est administrée, elle a des maîtres invisibles, ces maîtres n'oseraient sortir de l'ombre qu'ils habitent, leur rôle n'est pas d'inspirer les règles ni de présider aux formes, leur puissance était viagère et leur crédit douteux. Pays sans cour, aréopages ni salons, il n'a plus que des gazetiers et que des bateleurs à la dévotion des maîtres invisibles. Quels sont les premiers de l'État? À Rome, sous la décadence, ce furent parfois les cochers et les gladiateurs, ils amusaient le peuple et fixaient les regards, nous sommes un peu revenus à ces merveilles, nos dieux vivants sont des jongleurs et des athlètes. Qui peut ici donner le ton? Qui peut déterminer la valeur d'un artiste et la portée d'une œuvre? Les maîtres invisibles de la France? Non, il faudrait que ces gens-là se montrassent. Leurs créatures? Elles se montrent bien, mais qu'est-ce qu'elles prouvent? Ce sont des météores de feu d'artifice que l'on avait placés à l'endroit le plus convenable, ils sortent avec fracas de leur boîte et servent à l'amusement d'un peuple, sans doute moins joyeux, quand d'aventure il se retrouve.

— Albert Caraco, *Simple remarques sur la France.*



L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE
DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,
100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE.
DÉJÀ 257 SEMAINES. PLUTÔT RASSURANT, NON?

LA NOUVELLE SUISSE

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

